

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jet d'encre, Globe, Protée, Spirale

Nicolas Tremblay

Numéro 131, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37222ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2008). Compte rendu de [*Jet d'encre, Globe, Protée, Spirale*].
Lettres québécoises, (131), 57–57.

JET D'ENCRE, N° 11

automne 2007, 90 p., 11 \$. (*Jet d'encre*, DLC, Faculté des lettres et sciences humaines, Université de Sherbrooke, 2500, boul. de l'Université, Sherbrooke, Québec, J1K 2R1, site Internet : www.pages.usherbrooke.ca/jet_dencre)

Ouverte à plusieurs genres littéraires (nouvelle, récit, poésie et essai), une revue de création littéraire comme *Jet d'encre*, dont les critères de sélection reposent essentiellement, hormis, bien sûr, la contrainte de longueur, sur la qualité littéraire et l'originalité des textes, produit inévitablement des numéros au contenu très varié. Le numéro d'automne 2007, divisé en deux catégories, prose et poésie, n'échappe pas à cette règle. Celui qui, curieux de la littérature, aime les revues parce qu'elles sont, justement, des objets de curiosité, trouvera donc ici son compte, puisque la variété, hasard au moins oblige, finit toujours par satisfaire un goût. Par exemple, un lecteur appréciant la méta-littérature borgésienne y trouvera une nouvelle de Vincent Brault, « Un trait, un point, c'est tout », d'ailleurs finaliste au Grand Prix littéraire de Radio-Canada en 2007, se réclamant à juste titre, dans son épigraphe, de l'auteur argentin, ainsi que celle policière de Daniel Gagnon, « *La parola fine* », où la fiction rejoint, comme souvent chez Borges, la réalité. D'autres proses, aussi des nouvelles mais plus difficiles à catégoriser, celles de Hugo Chavarie, de Gloria Escobel, de July Giguère et de Cécile Sanchez, complètent la première partie du sommaire de ce numéro. Suivent des poésies en prose de Marye-Claude Belzile, une suite lyrique sur la mort écrite par Claudine Bertrand, un poème sur la poésie du quotidien de Marie-Ève Comtois, et « Été tango » de Louise Desjardins, des vers chantant la saison bucolique du titre. Nattalie Watteyne, directrice littéraire de *Jet d'encre*, boucle enfin ce numéro avec un drôle de texte, « Dans le contexte », au croisement de la prose, de la poésie et du théâtre, sorte de dialogue décousu entre soi-même et son inconscient.

GLOBE, VOL. 10, N° 1

« Étranger et territorialité », 2007, 222 p., 20 \$. (*Globe*, Département des littératures de langue française, Université de Montréal, C.P. 6128, succ. Centre-ville, Montréal, Québec, H3C 3J7, site Internet : www.revueglobe.uqam.ca)

Pour son dixième anniversaire, il était de mise pour *Globe*, revue internationale d'études québécoises, de consacrer un numéro au concept d'écritures migrantes. Sous la direction de Carmen Mata Barreiro (de l'Université de Madrid), ce dernier numéro, intitulé « Étranger et territorialité », fait une manière de bilan de ce mouvement qui a eu ses belles heures dans le milieu de la critique, au point de renouveler les études québécoises ces dernières années, ce dont *Globe* témoigne particulièrement par l'attention constante qu'elle accorde, depuis sa fondation, à ce sujet encore bien actuel. Le dossier en question couvre plusieurs champs du phénomène : la politique, l'institutionnalisation, le patrimoine, l'urbanisation, la sociologie, etc., comme le veut le critère de multidisciplinarité de la revue ; de cette façon, le lecteur peut mieux établir des relations entre les différentes sphères de la migration, des plus concrètes — comme la transformation, au fil des décennies, de la géographie des quartiers ethniques dans la métropole montréalaise — aux plus abstraites — comme sa représentation dans la littérature qui n'est donc pas en reste, ici, bien au contraire. À preuve, l'écrivain Naïm Kattan signe l'avant-propos du numéro, et un article porte sur un roman de Ying Chen, *Les lettres chinoises*, tout en le situant dans la jeune histoire des écritures migrantes, nées au Québec dans les années quatre-vingt. Tout spécialement, ce numéro de *Globe* inaugure une nouvelle chronique d'actualité, laquelle interroge ici, de façon studieuse, le débat sur les accommodements raisonnables, qui, par ses glissements et dérapages, annonce, à contre-courant du nationalisme inclusif, une résurgence du racisme de même qu'un « renforcement de visions globalisantes des cultures et des religions ». Le cas d'Hérouxville en est un symptôme malheureux, renchérit-on, alimenté par le traumatisme qu'ont causé les événements du 11 septembre 2001. À ce sujet, Gilles Dupuis remarque, dans ses notes critiques sur le plus récent essai de Simon Harel, *Les passages obligés de l'écriture migrante* (XYZ éditeur, 2005), que l'enthousiasme quasi unanime autour de la figure du migrant tire à sa fin. Harel, à la recherche d'une « théorisation adéquate du phénomène », construit sa réflexion — contre



François Paré et son concept de littérature de l'exiguïté, que je présente sommairement dans ce numéro de *Lettres québécoises* — autour de la reterritorialisation de

Deleuze et Guattari pour y intégrer tant l'autochtone que l'étranger, tous deux sujets à des mutations identitaires. Alors que, pour un certain « discours normatif » dominant, cela serait l'apanage exclusif du deuxième contre le premier.

PROTÉE, VOL. 35, N° 3

« Poétiques de l'archive », hiver 2007-2008, 108 p., 14 \$. (*Protée*, 555, boul. de l'Université, Chicoutimi, Québec, G7H 2B1, site Internet : www.uqac.ca/protee)

Consacré aux poétiques de l'archive, le numéro d'hiver 2007-2008 de *Protée* annonce, dans ses pages liminaires, le déclin d'une certaine littérature tournée vers la pure fiction. On dit expressément qu'il y a crise, tantôt du style, tantôt de l'intrigue. Le cas de *Dora Bruder* de Patrick Modiano, cité à au moins deux reprises dans le dossier de la revue de sémiotique, l'illustre clairement. Intrigué par un avis de recherche lu dans un journal de 1941 concernant une jeune fugueuse, Dora Bruder, Modiano consacre presque dix ans à enquêter sur cette disparition qui coïncide avec l'Occupation. Voulant « serrer la réalité au plus près », son ouvrage, « dénué de toute mention générique », se présente comme un compte rendu de sa recherche basée sur des archives. Néanmoins, le « narrateur recourt à l'imaginaire », brouillant, comme souvent chez Modiano, la frontière entre réel et fiction. Cette écriture du passé se pratique beaucoup à notre époque friande d'autofictions. Mais seuls des écrivains qui réinventent cet imaginaire à l'instar de Modiano intéressent *Protée*, comme Dominique Noguez et Pierre Bergounioux, des contemporains. Ceux-ci ont en commun de pratiquer une « démarche historiographique » originale en ce qu'elle participe d'un nouveau rapport au temps occasionné, en cette ère postindustrielle, par la production en masse d'archives. Le passé se trouve dès lors très disponible, mais, du même coup, son sens se perd dans l'abondance de ses traces. C'est ce sens que recherchent, comme un temps perdu, ces poétiques de l'archive, l'exhumant des artefacts nombreux de la mémoire qui livrent une « vérité nue », celle de l'Histoire qui se substitue dès lors au mystère révolu des dieux.

SPIRALE, N° 219

« Les médias pensent-ils ? », mars-avril 2008, 58 p., 9,95 \$. (*Spirale*, 6742, rue Saint-Denis, Montréal, Québec, H2S 2S2, site Internet : www.spiralemagazine.com)

La faune artistique populaire a maille à partir de nos jours avec la critique. C'est une évidence que *Spirale* interroge, se demandant littéralement si les médias — entendons de masse — pensent. La critique, elle, le fait beaucoup, quand on ne la réduit pas à son succédané journalistique d'opinions personnelles. À la télévision généraliste, où on l'a pervertie depuis longtemps en simple bavardage, elle n'existe plus guère, ce qu'elle exige de temps et de silence pour se déployer ne cadrant pas dans l'écran, explique David Dorais. Il y a donc bel et bien un fossé qui se creuse entre culture savante et culture populaire, remarque Étienne Beaulieu. Mais ce clivage, nous prévient-il, est malsain, car il présuppose que seule l'élite pense, à l'intérieur circonscrit et neutre de ses médias, le beau leurre. À ce compte, les populaires ont eux aussi, précise-t-il, une pensée, même si elle s'avère programmée par ses conditions de production et son économie. Cela, McLuhan — une figure absente de ce dossier de *Spirale*, mais qu'on lit en filigrane — l'avait compris déjà, que le message n'est jamais libre ni transparent, puisqu'il vient dans une forme. Mathieu Arsenault, qui observe « l'absence de contenu critique dans les émissions culturelles » d'ici, croit que, pour la télévision généraliste, dont l'imaginaire est fort pauvre, il faut donc quelqu'un comme Serge Postigo ou Yves Dessagné, des « idiots culturels » passionnés et ingénus, susceptibles de bien vendre le produit qu'ils annoncent à l'intérieur de leur « show de chaise » spectaculaire, au sens où l'entend Guy Debord. Aujourd'hui, c'est l'émotion et non l'intellect qui, dans les médias *people*, paye. Enfin, Arsenault conclut que comme le plaisir meurt avec celui qui l'éprouve, la culture périra donc avec lui. Le savoir objectif n'a pas sa place dans cette hystérie collective.